Maurice SIMON

Poèmes Resistencia

Avant-propos

J'ai pensé et structuré *Resistencia* dans le but de conduire une action de prévention des violences de masse dont les causes et effets ne cessent de m'interpeller et me questionner. Le temps passant, il m'apparaît aussi de plus en plus urgent de parvenir à prévenir également les violences du quotidien susceptibles de générer et d'exacerber des réactions en chaîne qui trouvent à s'exprimer à travers le vote et les réseaux « asociaux ». Je suis constamment troublé et déconcerté devant leur polymorphisme, et l'illustration caricaturale et régressive qu'elles offrent du genre humain qui ne ressemble en rien à la vision idéale de l'Homme que je me suis forgée avec le temps et l'expérience.

Si nous sommes tout à fait capables de concevoir un modèle d'homme théorique idyllique sur les plans spirituels, intellectuels et psychologiques mais aussi sur le plan de la bienveillance, la sociabilité, la compassion ou la miséricorde, pourquoi donc ne parvenons-nous pas à passer du modèle théorique à sa réalisation concrète ? Tandis que nous devrions, peu à peu, basculer vers l'état de culture, nous sentons bien que beaucoup trop d'hommes ne sont encore uniquement mus que par leur état de nature (leur sphère archaïque animale et instinctive) que vient corroborer et parapher la violence. De ce fait notre hominisation semble stagner et notre humanisation suspendue.

S'il m'est apparu impossible d'évoquer les phénomènes de violences de masse sans en décrire quelques effets assez bien connus et répertoriés, je me suis plutôt appliqué à méditer sur leur

origine, leurs mécanismes et leur vocation.

Ce texte, comprenez-le comme une longue méditation métaphysique qui m'a parfois conduit au bord du vide, au bord de moi-même, et j'avais hâte d'en achever l'écriture car penser la violence suppose de descendre en soi, -*profondément*-, à la limite de notre humanité, sans cependant percevoir avec suffisamment de clarté les forces invisibles qui nous gouvernent. Parfois il m'est même arrivé de ne pas me plaire en ma propre compagnie.

Je pense que les violences résultent d'un dispositif de fonctions physiologiques vitales, primaires et archaïques qui furent essentielles à la perpétuation, la persistance et la propagation de l'espèce humaine mais que nous ne comprenons toujours pas, bien que pourtant elles diffusent, insaisissablement en nous, leur énergie vitale.

L'homme d'aujourd'hui m'apparaît doté d'un potentiel physiologique fossile et de fonctions et mécanismes primaires ayant perdu de leur utilité au cours des millénaires et notamment ces dernières années, en raison des évolutions scientifiques et technologiques venues modifier notre rapport de force à la nature et notre inclusion dans notre environnement.

Les hommes, en majorité et inconsciemment, conservent actives en eux l'ensemble de ces fonctions animales primaires, instinctives, naturelles et substantielles; il m'apparaît même que certaines violences ne seraient commises et leur mécanisme sollicité et rappelé que par nécessité de combler un défaut de nature, une forme d'oubli vital, qui serait appréhendé et présagé par la nature elle-même comme une sorte de menace impalpable pesant sur l'espèce et la vie animée : une sorte de rappel à l'ordre afin de ne pas mutiler ou néantiser cette fonction vitale. Il y a semble-t-il un conflit sous-jacent et totalement invisible qui se joue en nous : celui de l'évolution elle-même. Tandis qu'elle exige lenteur dans l'adaptation cohérente des espèces à leur milieu, les cent dernières années sont venues bousculer ce rythme immémorial et ancestral, et jamais les états de culture et les états de nature ne se sont autant affrontés s'exprimant d'ailleurs à travers des conflits tant individuels que collectifs.

A tous ceux qui s'étonnent du niveau des violences exercées aujourd'hui encore dans le monde, je serais tenté de répondre qu'elles ne sont que la forme déconcertante et paroxystique d'une énergie impulsant secrètement l'Homme à titre individuel, mais que le nombre et les regroupements d'individus augmentent exponentiellement.

En termes de violence 1+1 ne font pas 2, et 2+2 = X exponentiel

Ce constat établi, comment créer puis ordonner les réseaux de dérivation de cette énergie susceptible d'engendrer et générer de potentielles violences ? Comment les convertir et les transsubstantier en leur offrant une éclosion et des formes susceptibles de valoriser l'Homme et le rendant simplement et modestement humainement fréquentable et recommandable ?

On le voit bien, le problème est de résoudre cet apparent antagonisme entre évolution Darwinienne et évolution civilisationnelle. Les progrès technologiques et techniques ne s'accompagnent pas de progrès comparables et symétriques de l'espèce humaine d'un point de vue du métabolisme, de sa physiologie intime ou de la raison raisonnante.

Cette dichotomie née de rythmes évolutifs qui se sont différenciés n'a pas permis à la nature de mettre en œuvre d'éventuelles modes d’inflexions, évitements ou de déviations de notre « énergie fossile » et de ce fait l'Homme en est « encombré », provoquant une forme de « court-circuit énergétique » le conduisant à accomplir parfois des actes dont il ignore la véritable ascendance, la généalogie et le principe premier.

Privé de la capacité de se comprendre et subissant tandis qu'il croit agir librement, il détourne très souvent cette force en l'intellectualisant et en la transformant selon son humeur momentanée en vice, perversité ou méchanceté.

Si pour Nietzsche l'Homme est quelque chose qu'il nous faut surmonter, je voudrais modestement rajouter à ses côtés que l'homme est quelque chose qu'il nous faut contenir.

J'ai envisagé *Resistencia* comme un outil au service des enseignants et de l'ensemble des intervenants en prévention des violences, et plus largement aux femmes et hommes qui n'ont pas renoncé à une certaine conscience de l'altérité, et qui conservent encore, solidement ancré en eux, l'espoir d'une évolution et d'une métamorphose radicale de l'humanité vers son apaisement.

Ce travail, aussi modeste soit-il, s'est imposé à moi un peu comme un testament philosophique

à l'attention de mes petits-enfants, simplement membres du genre humain. Puisse-t-il aider à la mobilisation et la lutte obstinée, résolue et pacifique contre toutes les formes de violence.

Suites : Voir poèmes

ICI PAS DE POURQUOI

« Tassés dans vos wagons

On vous a tatoués,

Tondus comme moutons,

Enfin...numérotés !

Votre peau désormais

Sera votre passeport,

Et un jour, -quel succès-...

Un objet de décor !

Devenir parchemin

Et pour l'éternité... !

De quel plus beau destin

Pouviez-vous donc rêver ?

Nous roulerons vos peaux

Comme rouleaux de Qumram,

Reliant in-folio

Tous les fils d'Abraham.

Quant à vous Zingaros,

Gitans, Romanichels,

Vous grimperez là-haut

Sans l'aide d'une échelle !

Sur les doigts de la main

Où se comptent vos jours,

Supposer un -*demain*-

C'est oser un -*toujours*-.

Les fours sont épuisés

De leurs vomissements

De cendres et de fumées

-Que refusent les vents !-,

Et l'espace, saturé

D'invisibles présences,

Semble même s'étonner

D'y croiser la conscience.

Puisque toute lumière

Semble avoir déserté

Notre esquisse de l’enfer

Que vous inaugurez,

Profitez de la nuit,

Du scintillement des corps

Embrasés aujourd'hui,

Luminescent décor !

« Ici, pas de *Pourquoi* ?

Et pas plus de *Comment* ?

Il n'y a plus d'autrefois,

Encore moins de présent !

À quoi servent vos questions

Quand vos heures sont comptées

Et que même vos noms

Ont été effacés ?

En toute lucidité,

Comme une dernière blessure,

Par vos morts calcinés

Calligraphiez au mur

Comme ultime vérité :

« **Hier était le futur** ».

UNE TOMBE AU CREUX DES NUAGES

Voyez au loin, là-bas

Les âmes s'élever

Drapées des falbalas

Légères des fumées !

Ainsi s'élancent-elles

Vers l'espace éthéré,

Étrange rituel

Qu'elles semblent observer.

Vous direz à vos sages

Qui vous ont abusés

L'appréciable avantage

Qu'on vous a réservé !

Vous étiez arrogants,

Ne tenant aucun compte

Des avertissements

De futures hécatombes.

Vous auriez pu cent fois

Partir et fuir ailleurs

Mais vous êtes, chaque fois,

Crus d'essence supérieure !

Vous rêviez nous dit-on

De nous faire disparaître ?

Dans l'extermination

Chacun trouve son maître !

En étant si nombreux,

Pouvions-nous avoir tort ?

La raison, c'est heureux,

Est privilège des forts !

À toujours contester

Nos antiques valeurs

Pouviez-vous espérer

Autre chose que malheur ?

Vous êtes si différents

Et méprisants du nombre

Qu'il est temps maintenant

De revêtir votre ombre.

A vouloir révoquer

Nos rites et nos prophètes,

Vous avez provoqué

Votre propre défaite.

Nos principes bafoués

Vous aviez tout à craindre !

À autant blasphémer

Ne venez pas vous plaindre !

On ne peut constamment

Indisposer les dieux

Sans risquer un moment

De voir s'ouvrir les cieux !

Le repos éternel,

Le duvet des nuées,

Et un grand arc-en-ciel

En guise d'oreiller.

Comme insigne karma

Et ultime rivage,

Votre tombe sera

Tout au creux des nuages.

Vous vouliez dominer ?

Vous règnerez là-haut !

Mieux vaut pour s'élever

Le feu que l'échafaud !

Sobibor

Le temps, patient, féconde l'oubli

Guettant les failles des mémoires,

Et l'utérus des théories

Enfante les rythmes de l'histoire.

L'homme est chose bien troublante

Où j'ose à peine m'aventurer,

Il me fascine ou m'épouvante,

Et crains ce qu'il peut inventer.

Oui, je le sais capable du pire,

Et parfois aussi du meilleur.

Parfois -heureux-, j'entends son rire

Ou -malheureux-, j'entends ses pleurs,

Mais ce que je sais avant tout,

C'est cette force qui l'entraîne

Dans ses abysses et leurs remous

D'où il peut faire surgir sa haine.

Fermant les yeux je vois flotter

Par un glacial matin d'hiver,

Tout au-dessus des cheminées

Les noires volutes de l'enfer.

J'entends la mère -suppliant-.

J'entends l'enfant -*hurlant de peur*-,

Et l'humanité, pour un temps,

Nourrie du sang et de l'horreur.

Ô Buchenwald ! Ô Sobibor !

Au bord du vide l'homme s'est penché,

Et par ces camps, triste décor,

L'espoir en l'homme s'en est allé.

Et puis de nous, très proches encore,

La Kolyma, Srebrenica,

Et tous ces murs, ces miradors

Donnant la mort, sonnant le glas.

Rien... nous n'avons rien retenu

De l'histoire et du sang versé,

Et puisque l'Homme n'est pas lu,

Tout pourrait bien recommencer.

Nous avons soigné les effets,

Mais bien peu agi sur les causes,

Et le temps corrompt et balaie

Les larmes et les « Ici repose ».

Que savons-nous vraiment de nous

Et que sais-je vraiment de moi ?

Suis-je mouton ou suis-je loup,

Ou suis-je les deux tout à la fois ?

Il nous faut suspendre le temps

Et puis, en toute lucidité,

Graver le nouveau testament

D’une nouvelle humanité.

POURTANT

Quand le jour n'est qu'un pâle prolongement de la nuit,

Que mourir peut paraître bien plus doux que de vivre

Et que les chiens, -*féroces-,* mordent aux chairs meurtries,

Comment oser encore imaginer survivre ?

S'étendre dans un trou avant même de mourir

Et trouver son sommeil, avant l'heure, dans la terre,

Récuser tout espoir en consentant au pire ;

S’abandonner au froid qui durcit les artères.

Lorsque le cri suture une trop grande souffrance,

Que le rêve la nuit, lui-même devient suspect

Et que la faim s'épuise de ses propres carences,

Comment oser encore espérer un « *après* » ?

Oublier, humilié, toute humanité,

Ne plus souhaiter le jour de peur qu'il ne se lève,

Et taire tout sentiment qu'encombre la pitié

Quand la botte achève l'homme qui se relève...

Quand tout souvenir du bonheur est meurtrissure

Que corrompt le poison de l'abjection humaine ;

Que le rire d’un enfant, -exhumé-, fait blessure,

Comment pouvoir encore endiguer sa haine ?

Pourtant...

Toute violence initiée signe une forme d'échec

Qui nous prive du pouvoir partiel de guérison.

Qui ne bannit le mal ou par lâcheté l'accepte,

Justifie bien des crimes et toutes leurs raisons.

Les chants d'oiseaux

J'écoute de loin en loin

S'éloigner les clameurs

Et le canon *-lointain-*

Faisant taire ses humeurs.

N'est-ce qu'une illusion ?

Ô, pourtant la lumière,

Subtile prémonition,

Stimule mes paupières…

J'ai surpris des regards

-Fuyants-, chez nos geôliers,

Et un peu de retard

Dans les coups assénés.

Les ordres sont moins clairs

Et bien moins aboyés

Dans la cour de l'enfer

Où nous sommes parqués.

On dirait que les chiens,

Eux-mêmes, sont plus discrets,

Mieux tenus à la main,

De leurs maîtres -*plus près*-…

Mais, pourquoi donc laisser

Affleurer cet espoir,

Sans même être assurés

D'être vivants ce soir ?

L'espérance est souffrance

Qui m'envahit soudain

Nourrie de l'indigence

De faméliques -*demains*- ?

Mais les coups pleuvent encore,

Et les schlagues s'obstinent

À labourer les corps

De leurs pauvres victimes.

Je m'en veux d'avoir cru

Au terme de mes tourments,

Jamais je n'aurai dû,

-*Ceci est imprudent*.

La violence et ses crues

Se régénèrent sans fin,

Et leurs flux inconnus

Empruntent tant de chemins !

Pourtant, pourtant, j'entends

Et plongeant de très haut

Des avions -*mugissant*-

Et hurlant, -*staccato*-.

Le ciel au loins'embrase

-*Gigantesque crémation*-,

Et de rouges métastases

Dévorent l'horizon.

Tous nos baraquements

D'habitude si tranquilles,

Bruissent, soudainement,

Impatients et fébriles.

À travers les lucarnes

J'observe nos cerbères,

Aux vagissements d'alarmes,

Fuir notre cimetière.

J'entrevois ces molosses

Soudain bien apeurés,

Et dans leur fuite précoce

Même s'entre-déchirer.

Quand ils s’effondrent à terre,

Ils semblent pétrifiés…

On ne peut plus rien faire,

Passe le jugement dernier :

Des zombis, émaciés,

S'appuyant sur leurs os,

Avec férocité

Écorchent leurs bourreaux.

Tous ces sangs qui ruissellent

S'épousent étrangement

Et leurs noces, -*mortelles*-,

Creusent encore le néant.

C'est étrange ce matin :

« J'entends des chants d'oiseaux » !

Qu'en sera-t-il demain ?...

Je me lèverai tôt.

Serait-ce trop indécent

D'oser imaginer

Pendant un court instant

Le malheur consumé ?

Condamné au présent

Et rêvant de futur,

J'hésite entre ces temps

Pour choisir mes blessures.

Enfants de Vulcain

Arpentant lentement

Mon inhumanité,

Je marche, prudemment,

De crainte de tomber.

Du haut de mes cratères

J'observe mes nuées

Ardentes fuser de terre

-*Fasciné-, -envoûté-.*

Mes laves incandescentes,

-*Rougeoyantes-, -fébriles-*,

Conçoivent, impatientes,

Leurs coulées indociles.

Sous mes flancs éruptifs

À leur point de fusion

Des tunnels expulsifs

Concentrent mes pulsions.

De mes chambres magmatiques

Parfois je sens monter

Des forces archaïques

Difficiles à nommer.

Combien je me méfie

Des hivers volcaniques

Quand tout semble endormi

Sous mes failles sismiques.

Que suis-je exactement

Et quelles forces me gouvernent ?

Que sont ces grondements

Au fond de mes cavernes ?

D'où proviennent mes rages

Et tous leurs déchaînements

Frappant comme l'orage,

Parfois si violemment ?

Qu'est donc cette énergie

Ou d'amour ou de haine,

Selon que je maudis

Ou au contraire j'aime ?

Constamment partagé

Entre *-le bien-le mal-*,

Comment donc surmonter

Ce paradoxe vital ?

Pourquoi suis-je capable

Du meilleur ou du pire,

De violences redoutables

Ou bien de compatir ?

Au fond de moi reposent

D'antiques Atlantides

Où fusionnent en secret

-Le sublime-, -le sordide-.

Mes plaques tectoniques

S'opposent constamment

Et de leur dialectique

Éclosent mes tourments.

Maudire ou adorer,

-Dérive des sentiments-,

L'humus de la psyché

Est un tapis roulant.

Qu'intime donc la vie

Au plus profond des chairs,

Et comment irradie

Notre - « *moi* » - nucléaire ?

L'Homme est une énigme

Que j'interroge sans cesse

Dans sa nature intime,

-*Mémoire de l'espèce*-.

Je suis un océan

Qui recherche ses îles

Que défendent des vents

Et des courants hostiles.

La divine tragédie

L'hécatombe nourrie

Vient le temps d'oublier ;

Pourquoi passer sa vie

À toujours ressasser ?

Les commémorations

Et les anniversaires

Ont-ils réglé le fond,

Su empêcher une guerre ?

N'est-il pas ambigu

Pour la paix du présent

De dresser des statues

Aux anciens combattants ?

Délestez vos mémoires !

Effacez à tout prix

Ces heures lacrymatoires

Qui encombrent l'esprit !

Les années ont passé

Et plus rien ne menace,

Pourquoi vouloir léguer

En dot vos angoisses ?

Vous faites constamment

Procès à la jeunesse,

La culpabilisant,

Projetant vos faiblesses !

Vos leçons de morale ?

Gardez-les donc pour vous !

Si le monde va si mal

Est-ce à cause de nous ?

Nous avons bien compris

Que l'Homme est imparfait,

Désespérant aussi

De le changer jamais !

Pourquoi donc s'encombrer

De jugements sur l'histoire

Sans jamais repenser

L'exercice du pouvoir ?

Combien de lendemains,

-*Trafiquants de promesses*-

Se sont mutés soudain

En passeurs de tristesse ?

Dans les strates successives

De futurs-*épuisés*-

Gisent mille tentatives

De mondes réinventés.

Le passé consumé

Et demain hésitant,

Il nous faut féconder

L'urgence du présent.

Nous voulons profiter

De nos nuits et nos jours,

Surtout : nous dispenser

De tous vos beaux discours !

Pouvoir nous enivrer

D'amour et d'insouciance,

Et de frivolité,

À en perdre conscience !

Vivre, chanter, danser,

Fuir un peu le réel

Tellement formaté

Qu'il nous brise les ailes.

Nous souhaitons nous griser

Des arômes du temps

Et chaque jour goûter

Ses parfums différents.

Que donc avez-vous fait

De vos promesses d'antan

Pour un monde parfait

« Ici et maintenant » ?

Si rien jamais ne change

Et tout se reproduit,

À quoi bon jouer l'ange

Sans preuve de paradis ?

Où se terrent les modèles

Pouvant nous inspirer,

Lumières universelles,

Modèle à transcender ?

Pauvres clowns dansants

Sur la corde de la vie,

Nous jouons, répétant,

La divine tragédie.

Pour déployer les ailes

De nos vies chrysalides,

Nous devons balayer

Le passé invalide.

Chaque génération

Nourrit ses utopies,

Fruits de ses passions,

Ses amours, ses folies.

Éloge du non

Quand tout semble sommeiller :

S'astreindre à réfléchir,

Penser et méditer

Pour s'exempter du pire ;

Conjuguer nos efforts

Pour forger en esprit

Un Homme bien plus fort

Pour affronter la vie,

En l'initiant très tôt

À la raison critique

L'exfiltrant du ghetto

De croyances antiques.

Il lui faudrait apprendre

À penser par lui-même,

Ne jamais condescendre

Aux lanceurs d'anathèmes,

Témoigner de courage,

Défendre ses opinions,

Refuser tout chantage,

Enfin : savoir dire NON !

Choisir de résister

Et ne jamais se taire

Face à la cruauté

Et bien sûr l'arbitraire.

Chercher sous l'apparence

Ce qui s'y tient caché,

Ainsi, sous les silences :

Les formes de lâcheté...

Condamner l'à-peu-près,

Refuser de paraître,

Juste oser être vrai

Sans jamais se soumettre ;

Être le porte-voix

Des hommes humiliés,

Les -*sans toi*-, les -*sans droits*-

Qui n'osent plus contester.

Lorsque tout semble acquis,

Que tout est consensus,

Contraindre son esprit

À faire un pas de plus.

La quête de vérités

Suppose une longue errance

Sans pouvoir s'arrêter,

Pour fuir toute croyance...

La réponse est mirage,

Une simple illusion,

Qui éloigne le sage

Que nourrit la question...

Apprendre à résister

Aux meneurs, aux gourous ;

Et jamais sacrifier

L'honneur d'un « Je » pour « Nous ».

Plaider ses convictions

Sans jamais renoncer,

Malgré l'opposition

Et les difficultés.

Déjouer sous le fard

Le mensonge, la fiction,

Mais avant tout : savoir

Pétrir ses opinions.

Dans l'espace et le temps

Qu'ensemble nous partageons,

Enjamber très souvent

La ligne d'horizon ;

Dilater ses pensées

Offrant d'autres dimensions

Au monde des idées,

Poussé à l'expansion.

Poser loin son regard

Où nul encore ne marche,

Et même s'il est tard

Penser construire une arche.

Qu'aurions-nous fait ?

Bien des années après

Nous nous interrogeons :

« Que donc aurai-je fait

Sous les années de plomb ? »

J’eus été courageux,

Indigne et déloyal ?

Intègre et vertueux,

Corrompu, immoral ?

Obsédante question

À laquelle, c'est vrai,

Chacun de nous répond

S'imaginant parfait.

Nous serions inspirés

Pourtant d'approfondir,

De longuement méditer

Pour ne pas nous mentir.

Par nature l'uchronie

Remodèle le temps,

Comme une chirurgie

Gomme l'atrophie des ans.

Ce que nous aurions fait,

Qui pourrait le savoir ?

Quel en est l'intérêt

Pour le sens de l'histoire ?

Pour savoir qui je suis

Et tracer mon chemin :

« Qu'ai-je fait aujourd'hui

Pour mériter demain ? »

« Qu'ai-je fait de ma voix

Dont tant d'autres sont privés,

Tandis que l'on perçoit

Tant de plaintes étouffées ? »

Me suis-je révolté

Pour ces enfants soldats

Que l'on a enrôlés

Contre quelques repas ?

Ils peuplent les charniers,

-Assassins ou victimes-,

Mais qui peut les juger

Et qui arme le crime ?

Quand me suis-je élevé

Pour défendre la raison

Si souvent méprisée,

Menacée de prison ?

Qui sauve du naufrage

Ces esprits juvéniles

Souvent pris en otage

De dogmes puérils ?

Mille combats à mener

Pour combler une vie ;

Mille raisons de lutter

Dans ce monde -*aujourd'hui*-.

Les causes ne manquent pas

Pour assumer sa part

Et les « je ne sais pas »

Sont déni de mémoire.

Le silence nous questionne

Sur notre identité

Et souffle qui nous sommes

Si l'on veut écouter ;

Ses thrènes hantent la nuit,

-*Bouleversants, pathétiques*-,

Et on dit qu'il maudit

Ses grossesses maléfiques.

Q'aurions-nous fait ?

Bien des années après

Nous nous interrogeons :

« Que donc aurai-je fait

Sous les années de plomb ? »

J’eus été courageux,

Indigne et déloyal ?

Intègre et vertueux,

Corrompu, immoral ?

Obsédante question

À laquelle, c'est vrai,

Chacun de nous répond

S'imaginant parfait.

Nous serions inspirés

Pourtant d'approfondir,

De longuement méditer

Pour ne pas nous mentir.

Par nature l'uchronie

Remodèle le temps,

Comme une chirurgie

Gomme l'atrophie des ans.

Ce que nous aurions fait,

Qui pourrait le savoir ?

Quel en est l'intérêt

Pour le sens de l'histoire ?

Pour savoir qui je suis

Et tracer mon chemin :

« Qu'ai-je fait aujourd'hui

Pour mériter demain ? »

« Qu'ai-je fait de ma voix

Dont tant d'autres sont privés,

Tandis que l'on perçoit

Tant de plaintes étouffées ? »

Me suis-je révolté

Pour ces enfants soldats

Que l'on a enrôlés

Contre quelques repas ?

Ils peuplent les charniers,

-Assassins ou victimes-,

Mais qui peut les juger

Et qui arme le crime ?

Quand me suis-je élevé

Pour défendre la raison

Si souvent méprisée,

Menacée de prison ?

Qui sauve du naufrage

Ces esprits juvéniles

Souvent pris en otage

De dogmes puérils ?

Mille combats à mener

Pour combler une vie ;

Mille raisons de lutter

Dans ce monde -*aujourd'hui*-.

Les causes ne manquent pas

Pour assumer sa part

Et les « je ne sais pas »

Sont déni de mémoire.

Le silence nous questionne

Sur notre identité

Et souffle qui nous sommes

Si l'on veut écouter ;

Ses thrènes hantent la nuit,

-*Bouleversants, pathétiques*-,

Et on dit qu'il maudit

Ses grossesses maléfiques.

Le requiem du temps

J'entends le pathétique

Requiem du temps,

Ses chants polyphoniques,

Ses notes couleur de sang.

Pourquoi, fermant les yeux

S'imposent à ma mémoire

La fureur et le feu

Comme visage de l'histoire ?

L'homme est-il condamné

À ne vivre que douleurs

À jamais enchaîné

À l'anneau du malheur ?

Quelles profondes raisons

Motivent sa violence ?

Quelles pièces à conviction

Produire pour sa défense ?

Sommes-nous si démunis

Qu'on ne puisse dompter

Cette pulsion de vie

Qui veut tout régenter ?

À quoi peut donc servir

La puissance d'une pensée

Si tout dans l'avenir

Paraît déterminé ?

Celui que nous jugeons

Et paraît devant nous

Est-il damnable ou non,

Et que donc savons-nous ?

Quel procès engager,

Et qui est responsable ?

De « -*l'acquis*- ou -*l'inné*- »

Lequel est inculpable ?

Pourra-t-on convoquer

La « nature » à l'audience

Qui force à déférer

À son arborescence ?

Quelles preuves produire

Quand tout semble invisible,

Le meilleur et le pire

Toujours imprévisibles ?

Si ce n'est l'immanence

Et son élan vital,

Quelles sont donc les puissances

Qui conçoivent le mal ?

Pourra-t-on lire un jour

À la psyché humaine

Comment depuis toujours

Infuse en nous la haine ?

Peut-on imaginer

Décrypter son parcours

Pour ainsi espérer

La dominer un jour ?

Au tribunal du temps

Celui qui comparaît

Me semble depuis longtemps

Le coupable parfait.

Sur la scène de ses crimes,

Théâtre de ses pulsions,

À sa haine assassine

Il cherche des raisons.

Il ne se comprend pas,

Et, son -***double agissant***-,

Ajoute à son effroi

Tout en le torturant.

Alors, si nous sommes « deux »,

Qui est le meurtrier

Et lequel d'entre-eux

Faudrait-il donc juger ?

Vivre, c'est ne pas consentir

Au chaos de ce monde,

À ses bourreaux qu'inspirent

Leur violence féconde.

C'est savoir réagir

À notre incomplétude

Et apprendre à choisir

Grandeur ou servitude.

L'Homme est inachevé

Loi de l'évolution

Des êtres animés

Et toute la création.

Il n'est qu'un mouvement

Dynamique, une trace,

Qu'emporteront les vents

Dans le temps et l'espace.

À cause et malgré ça,

Devons-nous renoncer

À rêver ici-bas

Une autre humanité ?

La vie semble manquer

Passablement de sens,

Mais à trop renoncer

On conforte la sentence.

Être au monde, exister,

C'est se gouverner-*soi*-,

Et pouvoir sublimer

La nature et ses lois.

S'insurger, résister,

-*Perpétuellement*-

Et oser s'affirmer

Unique et différent.

Affronter les regards,

Penser d'après soi-même,

Et, assumant sa part,

Être l'exemple même.

Vivre, c'est oser faire

Un grand pas dans le vide,

Enjambant notre « moi »

Ténébreux, invisible.

C'est aller moissonner

Les champs de la raison,

Tenter de surmonter

Notre humaine condition,

Puis s'apprêter enfin

À d'audacieux voyages

En osant les chemins

Où méditent les sages...

Debout, face au futur,

Enfin tout réécrire,

Et puis sur tous les murs :

Dessiner l'avenir.

Mots clés : GODF - Paganis - sébastien castellion - Cercle républicain Quinet Briand - Droit Humain - Devoir de mémoire - Juifs - Musulmans - Anti fachisme - Vive la République française